LETTRE

DE

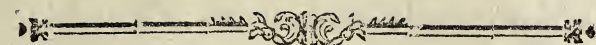
MADAME LEBRUN

A

M. DE CALONNE.



1789.



LETTRE

DE MADAME LEBRUN,

A M. DE CALONNE.

Paris, rue de Cléri, ce 31 Mars 1789.

J'AI lu, mon cher amour, l'exemplaire que tu m'as envoyé de ta Lettre au Roi; je ſuis toujours charmée du papillonnage de ton ſtyle; tu es, ma foi, plus reſſemblant encore dans tes écrits que dans ton portrait: je n'entends rien, moi, à toutes ces queſtions de droit public; je te dirai cependant, pour tirer ma comparaiſon de notre art, que ton ouvrage eſt comme ces

longues galeries peintes à fresque, où l'imagination du Peintre s'exerce toute entiere à peu de frais; il y rassemble tous les objets, on croit les voir, on les touche de l'œil, on distingue la profondeur d'un temple, l'épaisseur d'une forêt, l'élévation des tours, l'immensité de la mer : portez-y la main, c'est une surface plate, tout devient confus en s'approchant; l'habileté du pinceau & l'illusion du point de vue avoient produit cet enchantement; ces tours si élevées ont deux pieds de haut, & cette vaste mer est une muraille à quatre pas de vous. Mais vraiment tout le monde ne connoît pas les différentes combinaisons de cet art : tu les possedes à ravir, mon amour, & tu entends la perspective comme personne. Oh! la belle chose que la perspective! Bien des gens te croyoient

ſuperficiel, quand tu étois près de nous, qui maintenant te croient profond, uniquement parce que tu es éloigné : c'eſt un pur effet de perſpective. Tu me diras, car je connois tes ſcrupules, tu me diras que cet art n'eſt que celui de tromper. Oui, mais ſi en trompant on ſait plaire ? Et peut-on ſervir les hommes ſans les tromper ? Nous autres femmes ſavons bien que penſer ſur ce point, & quand je te trompois, ne m'aimois-tu pas davantage ? Et quand tu trompois le Roi ſur l'état de ſes finances, quand tu annonçois la prochaine libération des dettes, peu de momens avant de découvrir aux Notables le monſtrueux *déficit*, n'étoit-ce pas pour le mieux ? N'avois-tu pas bien ton deſſein ? Ne viens-tu pas de nous dire, dans ta Lettre au Roi, que la France te devra ſa

régénération ? Et oui, ſans doute, mon cher amour, comme ta ville de Londres doit la magnificence avec laquelle elle a été réédifiée, à celui qui y mit le feu en 1666.

Mais laiſſons ce bavardage. Sais-tu que tu deviens penſeur en Angleterre ? C'eſt la vapeur du charbon qui te monte à la tête. Quand tu brûlois du bois de roſe dans ma cheminée, & que tu allumois ma bougie avec des billets de caiſſe, ces idées-là ne te fuſſent point venues. Au reſte, moi, j'aime aſſez les têtes de Rembrand, & ce coſtume un peu ſombre ne fait que mieux reſſortir ton aimable légéreté. Comment diable! c'eſt que tu deviens même ſavant! Tu as ſingulièrement profité de la lecture de ton Blackſtone-Blickſtone; tu y as trouvé

des choſes que perſonne encore ne s'étoit aviſé d'y voir, comme, par exemple, qu'un Prince qui a cent cinquante mille hommes fait toujours la loi. Voilà une de ces vérités qui ne peuvent être contredites; voilà un de ces principes fondamentaux, tirés de la morale univerſelle, qui font honneur à ton eſprit & plus à ton cœur. Si tous les publiciſtes ne ſont pas de ton avis, tu dois avoir pour toi tous les caporaux & tous les maréchaux des logis; & ſi les maximes ne paſſent pas juſques dans nos chaires de droit, elles doivent reſter éternellement dans le corps-de-garde. Oh! mon cher amour, que tu as bien dit cela! avec cent cinquante mille hommes on fait toujours la loi: certainement; mais, comme me diſoit auſſi l'autre jour mon bon ami M. *Franckſteinder-*

walden (1): Point d'argent, point de Suiſſe ; tu ſais l'origine du proverbe ; & ſi tu ne trouves moyen de renfler un peu le tréſor royal, notre auguſte Monarque, n'ayant plus cinq ſols à donner par jour à chacun de ſes cent cinquante mille ſoldats, d'après tes propres principes, il ceſſera d'être légiſlateur ſuprême ; & loin de faire la loi, j'ai grande peur qu'il ne la reçoive. Ah ! mon amour, que n'as-tu, pour attirer l'argent dans les coffres de Sa Majeſté, le talent que tu avois pour le diſſiper ? Voilà le ſecret qu'il te faudroit pour rentrer dans le miniſtere ; il te réuſſiroit mieux que tous les tours de ſou-

---

(1) Tambour-major des Gardes-Suiſſes, dont les épaules n'ont que trois pieds & demi de quarrure, meſure d'Allemagne.

pleſſe que tu emploies. Tu as imaginé qu'en battant du tambour, tu rallierois autour de toi cette multitude de nobles & d'eccléſiaſtiques qui pleurent le ſacrifice forcé de leurs priviléges. Tu comptois ſur la reconnoiſſance, ou du moins ſur l'eſpérance avide de ces vils courtiſans, de ces mendians décorés que tu avois aumônés tant de fois de la ſubſtance du pauvre pour ſatisfaire leurs prodigalités & leur luxure. Tu penſois que cette claſſe inſolente & rapace des traitans hauſſeroit encore ſes clameurs contre le fidele gardien de l'épargne publique, & qu'elle t'invoqueroit comme le réparateur des maux de l'Etat, sûre de pouvoir le dévorer librement ſous tes heureux auſpices. Tu te flattois d'effrayer le Roi lui-même ſur le danger de ſa couronne; &, toujours in-

capable de réflexion, après lui avoir offert, au commencement de ta Lettre, de l'affermir sur sa tête, tu finis par lui proposer de devenir un *King* d'Angleterre. Va, mon cher amour, tu n'as fait que des gaucheries, c'est moi qui te le dis. Apprends que la raison commence à éclairer les Français de toute sa lumiere, & que les nobles les plus encroûtés des préjugés de leur Ordre, rougiroient de défendre leurs vieilles injustices, & d'opposer la crasse de leurs parchemins à des vérités universellement reconnues. Apprends que ceux d'entr'eux qui ont le plus d'esprit & de probité, sont aussi les plus ardens à faire valoir la cause du peuple opprimé, & que c'est une marque de sottise que d'annoncer maintenant à la Cour des sentimens douteux sur ce qui nous reste de

la barbarie féodale. Si je te nommois ceux qui se distinguent principalement par un vrai zele pour l'Etat, tu avouerois bientôt que tout l'esprit est dans ce parti. Cesses de vouloir épouvanter le Roi sur les dangers où l'on expose sa *toute-puissance:* il ne prétend plus l'exercer que sur le cœur de ses sujets, & il est bien assuré de régner pleinement, quand il régnera par la justice. Ne vas plus, caressant tous les partis, t'humilier devant chacun pour obtenir le pardon du passé, & n'essaies plus de donner de réticences pour de valables excuses. Tu es jugé depuis long-temps, & vainement tu en appelles à la postérité; c'est d'après les faits qu'elle prononce, & non d'après des écrits fugitifs & mensongers, qu'ils ne peuvent arriver jusqu'à elle. Sur-tout ne t'attaques plus à l'administra-

teur integre qui, rappellé au timon de l'Etat par l'unanimité des suffrages, est devenu l'objet de toutes les espérances, après avoir été celui de tous les vœux : ne cherches plus à l'envelopper de tes sophismes, il s'en débarrassera toujours avec l'arme tranchante de la vérité ; abandonnes, mon cher amour, un combat trop inégal : crois-moi, vouloir le terrasser par de si puérils efforts, c'est vouloir briser ta fameuse épée de verre contre la lance d'Argail. Ne songes plus qu'à vivre tranquille dans le pays où tu as prudemment cherché un refuge, & perds tout espoir de retour au ministère. En prenant tout de bon cet amour de la retraite, auquel tu veux nous faire croire, tu seras plus heureux qu'en nourrissant d'impuissans desirs. Eh quoi ! n'as-tu pas placé dans les fonds d'Angle-

terre le capital de dix mille livres ſterlings de rente, ſans compter ce qui te reſte ? Tu les as ſans doute mieux aimés-là que ſur l'hôtel-de-ville de Paris; je ne t'en blâme pas. Mais enfin avec dix mille livres ſterlings par an on peut vivre, ſans même avoir *l'attitude de la pénurie.* Je ne jouis peut-être pas d'autant, moi, qui n'ai pas gâté mes affaires, graces à ton bon cœur. Rappelle toi qu'en arrivant au Contrôle-général, tu n'avois que des dettes; qu'elles ont été preſqu'auſſi-tôt acquittées, & que tant que tu as été en place tu as fait une dépenſe en vérité fort *honnête.* Si en te retirant tu eus laiſſé le tréſor royal auſſi garni que ta bourſe, on auroit peu de reproches à te faire. Adieu, mon cher amour, profites de mes conſeils, & que les beautés de *Covent-garden* ne te faſſent pas oublier ta fidele V. LEBRUN.

P. S. Mon mari me charge de te demander ſi tu as porté à Londres ces tableaux que tu avois expoſés aux deux côtés de la cheminée de ton ſecond cabinet, & devant leſquels l'Arétin eût été forcé de rougir ? M. le Cardinal, Archevêque de Sens, les deſire beaucoup, & ſi tu conſens à t'en défaire, il en donnera le prix que tu voudras y mettre : il ſeroit généreux à toi de lui faire ce petit ſacrifice.

Nota. Nous avons en main la Réponſe de M. de Calonne à Madame Lebrun, en date du 24 Avril, actuellement ſous Preſſe.